

Pour une débauche de toutes les vies

Roger Fournier

Volume 13, Number 4-5 (76-77), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, R. (1971). Pour une débauche de toutes les vies. *Liberté*, 13(4-5), 35–50.

Pour une débauche de toutes les vies

Note préliminaire :

Lucien est un haut fonctionnaire d'une quarantaine d'années, travaillant au Ministère, jouissant d'une très grande réputation. Homme rangé. Sainclair est un jeune fonctionnaire qui travaille pour le Ministère, mais à Rimouski, les pieds dans les problèmes... réels. Il fait venir Lucien pour l'aider. Au cours de ce voyage, Lucien est empoigné par la réalité.

— C'est ça. C'est ben toujours pareil, répondit Arcade, qui venait de faire une petite prière près du cercueil, et il poursuivit en baissant d'un ton :

— Le croque-mort a ben arrangé ça, hein... On voit pus les traces de la corde pantoute...

— Pantoute. On dirait qu'y est mort de sa belle mort, dans son litte.

La femme de Philippe était encore à l'hôpital, sous l'effet des calmants, pendant que sa maison était pleine de voisins qui fûmaient, disaient le chapelet de temps en temps, sortaient sur le perron pour cracher dans l'herbe ou pour pisser. On ne pleurait plus. Les enfants du défunt semblaient avoir épuisé leurs réserves de larmes, cependant que les poules continuaient à picorer en gloussant, autour des bâtiments.

— Pauv'Philippe...

— Ouais, pauv'Philippe...

Et un autre disait encore, pour la centième fois, « pauv'-Philippe », tout en ouvrant une bouteille de bière ou une bouteille de gin qu'on faisait circuler ouvertement. Car les temps avaient changé. Rien n'existait plus de cette époque où l'on se cachait, à Saint-Antime, pour ouvrir une bouteille. (Il fut un temps où les femmes s'apercevaient tout à coup que leurs maris étaient soûls. Pourtant, ils ne buvaient jamais...)

— As-tu commencé tes sumences ?

— Ben sûr, comme tout le monde, mais la terre est dure en tabarnac ! J'ai le cul en sang à force de me faire brasser sur mon tracteur...

— Depuis quand avez-vous des tracteurs, ici dans la région ? demanda Lucien. Il venait d'arriver avec Sainclair, qui n'avait pu s'empêcher de venir veiller au corps.

— coua coua coua coua, faisait Jos Lamarche, en essayant d'imiter une poule.

— Hey les gars, on pourrait p'tête ben se faire un sipaille si on y tordait le cou à celle-là.

— Ben sûr, envoye donc, ma soeur est là, dans'cuisine, c'est elle qui a pris la maison en charge.

— Ben sûr, on mangera ça demain soir...

— Depuis quand on a des tracteurs dans'région ? Ben mon cher monsieur, ça'commencé y'a une vingtaine d'années, ou un peu plus... Etes-vous encore un gars qui pose des questions pour le gouvernement, là vous ?

Et on rit sans se gêner, parce qu'on est dehors et que le mort est en dedans.

— Parce que de toutes manières, comme disait Willy, un mort ça peut pas avoir de mal, ça fait que, aussi ben s'amuser un peu, en attendant que ça soye not'tour d'avoir les mains croisées su'l'ventre, pas vrai mon cher monsieur ?

— C'est sûr... oui...

Lucien ne trouvait pas le ton qu'il fallait pour répondre à ces gens-là... « ces gens-là qui, monsieur le juge, ne sont pas du tout comme nous, les citadins, qui avons une éducation, je veux dire, monsieur le juge, une instruction supérieure... »

Lucien se sentait déjà coupable du mal qu'il allait commettre, et il entamait son plaidoyer, inconsciemment. Du fond

de sa mémoire d'homme « civilisé », il sentait sourdre des intonnations d'avocat à la barre...

— Mais à propos des tracteurs,

La phrase de Lucien en fut interrompue par le bruit de la hache qui entrait dans le billot, un bruit mat accompagné de battements d'ailes frénétiques, parce que le cou de la poule venait d'être tranché, et en riant l'homme disait :

— Quiens, ça pas été long, hein ?

— Fais attention à tes culottes, cria quelqu'un, parce que le sang giclait, et chacun avait mis son habit du dimanche.

— Ah ma p'tite toryeuse, si tu me salis j't'assomme ! dit le bourreau, et tout ce monde rit en voyant la tête de la poule que le chien venait reniffler du bout du nez.

— Une belle poule. Quiens, va la porter à ta soeur...

— Ça va nous fère un bon sipaille pour demain soir, la dernière veillée au corps...

On était content. Triste pour le pauvre Philippe, surtout pour sa femme, mais content de l'enterrement qui s'en venait, content de la réunion que provoquait la mort de Philippe. La première nuit, la veillée avait été « pas comme d'habitude ».

— Forcément, un pendu c'est pas un mort comme les autres, ça nous serre à gorge pendant un p'tit bout de temps, mais on s'habitue après queuq'minutes.

Et puis Josué avait parlé :

— Venez voir not'pauv'Philippe. C'est pas de sa faute... Autant dire qu'y s'est pas pendu tout seul... Tout le monde l'a aidé... Tout le monde a tiré su'a corde... Ça fait que c'est pour ça, monsieur le curé, que vous allez l'enterrer dans le cimetière quand même.

Et le curé, un jeune homme de quarante ans, avait accepté.

— Les tracteurs, oui, ça fait ben vingt-cinq ans... Ça commencé par un ou deux autour du village, pis la première chose qu'on a sue, y'avait plus de chevaux devant les charrues. Rien que des tracteurs. On attelait pour aller à messe le dimanche, c'est tout'. Mais ça aussi ça pas été long... La machine est arrivée, la machine pour tout le monde, depuis une dizaine d'années... Le dimanche, y'a pus un seul boghey à porte de

l'église ; ça fait qu'y'a pus de forgeron au village. On l'a remplacé par deux garages...

— Je vois, je vois disait Lucien au p'tit vieux qui lui parlait en tirant sur sa pipe, mais il ne « voyait » rien du tout. Il essayait de se représenter l'évolution de ce monde subitement mécanisé, mais il n'y arrivait pas. Alors il pensait à Isabelle : « est-ce qu'elle a reçu ma lettre ? Est-ce qu'elle l'a lue ? Est-ce qu'elle a ri ? Est-ce qu'elle l'a déchirée en riant avec une de ses amies, ou avec son amant ??? »

— C'est ben simple, mon cher monsieur, le problème, c'est qu'on est obligé de s'acheter des instruments qui coûtent des p'tites fortunes, mais on n'est pas capables de vendre c'qu'on récolte.

— C'est le temps de dire le chapelet ! lança une voix de femme, et lentement les corps osseux se déplacèrent vers l'intérieur, pendant que Sainclair et Lucien reprenaient silencieusement le chemin de la ville.

Isabelle avait reçu la lettre. Elle l'avait lue une première fois, riant, se demandant si elle avait affaire à un romantique attardé ou tout simplement à un fou. Elle la relut plus attentivement, au cas où elle aurait été distraite, et en effet, elle s'arrêta sur la phrase capitale de la missive : « Je viens de découvrir que je suis apte au mal ». Isabelle fronça les sourcils, se pencha et relut la phrase une fois de plus : « apte au mal »... Ces trois petits mots entraient maintenant en elle, chauds, si chauds qu'il la brûlaient au ventre... Son amant venait de partir, et le souvenir de son membre était encore là, entre ses cuisses, au creux de ses mains... la chaleur de son membre était encore au creux de son ventre, mais les trois petits mots de Lucien prenaient sa place : apte au mal !

Isabelle se laissa rouler sur le côté, se pelotonna comme à l'époque où elle était enfant, lorsqu'elle cherchait le sommeil... Elle s'enroula sur elle-même pour mieux garder la chaleur des trois mots, attentive, extrêmement attentive à tout ce qu'ils éveillaient en elle... Son enfance à Matane, puis son expérience à Baie-des-Mouettes... « Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est comme si un arbre était en train de pousser au creux de mon ventre... » Alors elle se leva et se mit en devoir d'écrire à Lucien.

Mon cher Lucien.

Comme vous avez bien fait de m'écrire ! Je vous réponds tout de suite, parce que je sais que vous vivez en ce moment des heures d'anxiété. Vous vous demandez ce que je pense de vous, de votre lettre, et vous avez hâte d'avoir une réponse. Vous osez à peine espérer que cette réponse sera positive (positive, je dirais, comme une radiographie qui prouve que vous n'avez pas le cancer ou quelque chose de ce genre), eh bien je veux vous dire tout de suite que j'aime votre lettre... Depuis que je l'ai lue, il me semble qu'un arbre est en train de pousser dans mon ventre... et cet arbre me remplit de joie...

Je me souviens de votre plaie, et je me souviens bien, car je l'ai notée, de la réaction que vous avez eue quand je l'ai touchée pour la dernière fois, vendredi dernier... A ce moment-là, vous avez eu un commencement d'érection et vous avez désiré que je vous caresse davantage, mais nous n'étions pas seuls... Bref, même si personne d'autre que vous et moi ne peut voir le rapport, il me semble que le monde est en train de changer pour de bon ; et puisque vous avez eu la bonne idée de penser à moi dans le moment de trouble que vous traversez, je souhaite fortement être à vos côtés lorsque tout va éclater, lorsque tout va basculer, lorsque tout va rouler de haut en bas, pour remonter ensuite... J'aimerais bien vous voir pour discuter de tout cela. Je suis libre en fin de semaine. Vous pouvez me téléphoner au numéro suivant : 555-4040.

A bientôt j'espère.

Isabelle.

La lettre partit pour Rimouski, et Isabelle s'endormit rêvant au futur... « Bientôt, il ne restera plus rien de ce que les vieux ont construit à coup de goupillon, à coups de cierges, à coups de prières, à coups de mensonges, à coups de résignation... Plus rien de tout cela n'existera... Je serai seule... Nous serons seuls, lui et moi... Je serai seule et il n'y aura plus que moi... Je serai seule et je serai bien... Je serai seule mais il y aura encore dans ses bras... Je serai

seule avec lui au bord du fleuve... Je boirai le fleuve pour le faire disparaître, parce que le fleuve est trop grand : il nous détruit... »

Isabelle s'éveilla. Il lui sembla, dans la chaleur de ses draps, qu'elle n'avait jamais rêvé à quelque chose d'aussi bizarre. Elle avait l'impression d'avoir lu un livre, en le composant... Elle pensa à la lettre, à Lucien, et à l'arbre qu'elle avait dans son ventre... Apte au mal ! Quelle chose merveilleuse ! La possibilité de sentir, au creux de son estomac, qu'on est capable de faire le mal avec plaisir ! Isabelle glissa sa main entre ses cuisses, la coula dans sa peau la plus tendre jusqu'à ce qu'elle atteigne les poils de son pubis, et elle sentit que là, il y avait comme l'humidité du plaisir. Elle se rendormit en souriant au destin, qui venait de la replonger dans son passé.

Assis devant Sainclair une fois de plus, Lucien l'écoutait parler de la région, des plans, des réunions, des articles de journaux qui traitaient des problèmes particuliers au bas-du-fleuve, mais il n'entendait rien. Un Ministre venait de déclarer que rien n'allait plus. Des technocrates menaçaient de démissionner. C.D.R., B.A.E.Q., O.R.D., O.C.D.E., etc., autant de sigles qui se promenaient d'une bouche à l'autre, « mais, disait Sainclair, je ne crois plus à aucun de ces mots. Ils sont vides de sens. C'est ça que le Ministère ne semble pas comprendre. Ici, nous sommes dans la réalité : la terre, les vaches, les mauvaises récoltes, la misère, le manque d'instruction, le manque d'industrie, les distances énormes, la forêt qu'on exploite mal... La moitié de la population est sur l'assistance sociale... »

Lucien ne l'écoutait que d'une oreille, mais la vérité entraînait quand même en lui ; non pas brutalement, non pas nue et froide, mais entourée de mystère, et elle nourrissait la nausée qu'il ressentait depuis la veille. De plus en plus, la sagesse lui commandait de s'en aller, parce qu'il n'avait pas de solutions à proposer, mais de plus en plus une force obscure le forçait à rester, à plonger dans l'absurde.

Jamais comme maintenant il n'avait senti sa faiblesse devant la réalité. Il était une pure abstraction. Tout le Ministère était une abstraction, tandis que la réalité, c'était Philippe au bout de sa corde, c'était les vaches qui donnaient du

lait pour rien, c'était la forêt qui ne servait pas à grand-chose, c'étaient les soixante milles que les enfants devaient parcourir chaque jour en autobus pour aller à l'école inventée par le Ministère de l'Education...

Et ce fut la dernière veillée du corps. Il avait plu toute la journée, de sorte que personne n'avait travaillé. Tout en « varnoussant » dans les bâtiments, on avait ruminé des idées noires provoquées par le suicide de Philippe aussi bien que par les paroles de Josué, le plus jeune, le plus fort du quatrième rang, celui qui semblait avoir le mieux réussi et qui pourtant se trouvait acculé au pied du mur, « à cause de mes kâlisses de vaches, vous vous rendez compte ! J'ai de la terre en masse, que j'ai été obligé d'acheter... Parsonne me l'a donnée, ça, je l'ai achetée à force de gratter, parce qu'on m'avait prouvé, sur le papier, y'a cinq ans, que la seule façon de réussir c'était d'avoir de la terre en masse... Sacrer du monde dehors, parce que des cultivateurs, y'en a trop... Moé j'ai marché à fond de train, mais ça m'a donné quoi ! »

— C'est l'heure du chapelet !

La maison était pleine et les enfants réclamaient encore du sipâille, que la soeur d'Arcade avait fait avec la poule tuée la veille, mais il n'y en avait plus. Alors on leur donna du lait, puis des « beurrées de beurre », ou encore des tranches de pain saucées dans le lait et recouvertes de cassonade. Pour eux aussi, il fallait que la mort fût un événement...

Vers neuf heures, on avait déjà pris quelques caisses de bière et trois ou quatre bouteilles de gin. La femme d'Arcade changeait les cierges autour du cercueil en maugréant :

— Si ça' du bon sens boire de même dans la maison d'un mort... Y'brûlent donc ben vite ces cierges-là ! La prochaine fois on les achètera à Rimouski parce que ceux de monsieur le curé ont pas l'air ben bons. Ouche les mouches !

Il lui fallait aussi chasser les mouches qui tournaient autour du corps, se posaient sur les yeux fermés de Philippe ou sur son nez.

— Au bout de trois jours, on dirait qu'y'a comme un commencement d'odeur qui les attire...

— T'inquiète pas, y'a été ben embaumé. Y'sent pas...

— Ben embaumé ! C'est comme le reste, mon p'tit vieux,

y'a pus rien de solide aujourd'hui. On se fait fourrer partout, même dans not' tombe !

Dans la cuisine, autour de la longue table, on discutait avec une ardeur peu commune : quatre chapelets, cinq caisses de bière et quatre quarante onces de gin. Josué parlait rarement, mais c'était toujours pour dire à peu près la même chose :

— Ça donnera rien ! J'te dis, moé que ça donnera rien. Essaye tout ce que tu voudras : le foin, le blé, les billots, le lait, ça donnera rien.

— Le blé ! Mais y'a même pus de moulage pour le blé ! Tout le monde achète sa farine à la ville, ou ben achète son pain tout fait' au magasin.

— Dans not'temps, commençait un vieux à grosse pipe, on faisait tout nous aut'mêmes : la farine, le blé, le pain, l'étoffe du pays, les meubles pis les chaussures...

— Brâillez pas sur le temps passé, le père. Ce qui est fini est fini...

— Ouais, mais vous avez pas l'air plus heureux que nous autres, avec vos tracteurs, vos presses à foin, vos trapeuses automatiques, vos gros réfrigérateurs à lait pis tout le bataclan... Vous avez pas l'air plus heureux que nous autres...

— On n'est pas plus heureux mais on a du fun pareil ! lança quelqu'un émoustillé par l'alcool, et un immense éclat de rire monta dans l'air rempli de fumée. Josué, lui, n'avait pas ri. Il se leva et dit :

— Si on n'est pas mieux que vous autres, les vieux, c'est parce que les changements ont pas été assez raides... Pas assez radicaux, comme dirait notre ami Sainclair. On a changé les choses mais rien qu'à moitié. C'est pour ça que ça marche pas.

Il se leva et sortit, mais au lieu de rentrer chez lui pour rejoindre sa femme dans son lit chaud, il marcha jusqu'à son champ de terre noire où paissaient ses vaches et, lentement, patiemment, éclairé par un premier quartier de lune, il se mit en devoir de les faire sortir dans le chemin du quatrième rang. Quand elles furent là, il se rendit à l'étable, détacha son gros taureau et l'emmena lui aussi dans le chemin pour qu'il se mêle au troupeau. Puis il alla prendre sa carabine

accrochée au mur du hangar, et il se mit en marche derrière son troupeau, dans la nuit.

Lucien relisait la lettre d'Isabelle pour la cinquième fois. Enfin la lumière était venue ! « Je me souviens de vous... Je me souviens de votre plaie... Vous avez eu envie de vous faire caresser par moi (c'était vrai ! Quelle femme extraordinaire !), vous pouvez me téléphoner... je vous attends... » Isabelle l'attendait ! Lucien marchait dans sa chambre, allait à la fenêtre, se penchait pour écouter les notes grêles de ce Clair de Lune que la jeune fille reprenait encore et encore, comme une drogue dont on ne peut plus se passer, et il avait envie de crier : « Je suis capable ! Oui, je suis capable d'attaquer ! Il faut que je frappe, que je détruise ! » Puis il revenait s'étendre sur son lit pour faire des plans plus... rationnels... « Je retourne à Québec vendredi. En arrivant en ville, avant de rentrer chez moi, je lui téléphone et je vais la voir... Je dirai à ma femme que j'ai dû quitter Rimouski très tard... Je vais la voir et peut-être que... » Lucien rêvait au corps d'Isabelle mais vaguement. Il ne le voyait pas, ne le désirait pas encore avec cet aiguillon planté dans les reins, état bien connu de ceux qui sont ravagés par le profond désir de la femme...

Non, Lucien voulait s'asseoir près d'elle, lui tenir la main et sentir, une fois avant la vieillesse, la joie de son cœur se répandre dans la pièce, pénétrer dans le cœur d'Isabelle... Une fois au moins, il voulait rêver à quelque chose d'absolument pur, avant de se lancer dans ce qu'il n'arrivait pas à définir avec précision, mais qu'il nommait le mal. Pleurer peut-être ? Oui, peut-être pleurer un peu... « Ce doit être si réconfortant de pleurer sans gêne devant quelqu'un qui vous comprend, qui sent la même chose que vous, qui éprouve la même douleur de vivre en telle partie du monde, à tel moment précis... Pleurer parce que depuis des siècles, des hommes et des femmes sont ici, seuls, abandonnés sur les bords de ce grand maudit fleuve... » Lucien s'endormit très tard, une main sur son cœur débordant.

À sept heures du matin, dans la petite église en briques rouges de Saint-Antime, il y avait une messe basse. Une dizaine de petites vieilles assistaient à cet office matinal, parce

qu'elles n'avaient rien d'autre à faire que de préparer leur entrée au paradis. Mais ce matin-là, quand elles débouchèrent sur la place de l'église, ce fut pour faire face au troupeau de Josué. C'était si incongru ! Depuis dix ou quinze ans, on n'avait pas vu un animal à quatre pattes sur la place ! « Et v'là un troupeau de vaches ! » Trente vaches, ça meugle ! Car le lait commençait à leur faire mal, les pauvres, elles qu'on avait habituées à la traite régulière, le matin à six et le soir à six heures... Les meuglements réveillèrent les paresseux qui dormaient encore dans les maisons situées autour de l'église, et des têtes se montrèrent aux fenêtres :

— Dis-moé donc, le yâbe, y'a-t-y une exposition icitte aujourd'hui !

Et une petite vieilles, plus aveugle que les autres, marcha dans une bouse, une bouse énorme. Elle entra dans l'église en hurlant des injures à Josué qui était assis sur le parvis de ciment, sa carabine sur les genoux, et qui attendait...

Le taureau était en joie parce que deux des vaches étaient en chaleur. Toutes les fois qu'il sentait la force lui revenir, il prenait son élan, ses pattes d'en arrière soulevaient le gravier de la place, et il enfonçait son membre énorme dans le derrière de l'une ou de l'autre. Celle-ci courbait l'échine, comme touchée au coeur, le nez baveux, l'oeil morne malgré tout, le vagin débordant. Aux fenêtres, des femmes repoussaient les marmots qui, avec de grands yeux encore endormis, croyaient rêver. Jamais ils n'avaient eu la chance de voir un pareil spectacle !

— Viens manger ton gruau, criait la mère en baissant la toile.

— Veux-tu ben me dire ce qu'y'fait icitte à matin, lui, le Josué. Voir si ça' du bon sens !!

Bavant de plaisir, le taureau donnait un petit coup de langue reconnaissant au derrière qu'il venait de combler. « Vas-y mon vieux, pensait Josué, c'est le temps d'en profiter... C'est le temps plus que jamais... T'auras jamais pris une botte aussi importante... »

Monsieur le curé crut bon de venir voir ce qui se passait.

— Qu'est-ce que tu fais là, Josué ?

— Mes affaires...

— Mais il faudrait que tu traies tes vaches ! Tu les entends pas meugler ?

— J'ai pas envie de les tirer ... Allez donc dire vos messes pis laissez-moé tranquille ...

— Mais faudrait libérer la place pour le service de Philippe ...

— Justement pas !

Le curé dut repartir vers la sacristie pour voir aux derniers préparatifs du service funèbre, sans comprendre ce que Josué était en train de mijoter. Il était pourtant sur le terrain de la fabrique avec ses vaches ! Légalement, avait-il le droit d'être là ? Non, mais comment le faire partir ? Il n'y avait pas de force policière à Saint-Antime. « Dieu merci, nous n'avons jamais eu besoin de police ici ... », pensait le curé ... « Alors attendons, on verra bien ... »

A neuf heures moins cinq, le bedeau arriva pour sonner les cloches parce que le cortège avançait dans la rue principale du village. Au lieu de trouver chaque chose à sa place comme d'habitude, c'est-à-dire absolument rien ni personne dans la cour de l'église, « son » église pour ainsi dire parce qu'il était bedeau depuis si longtemps qu'il considérait cet endroit public comme le sien, il se cogna le nez sur les vaches de Josué qui meuglaient de plus belle, parce qu'elles avaient le pis de plus en plus lourd. Celles qui étaient en rut n'acceptaient même plus le taureau qui, lorsqu'il s'élançait sur l'une d'elles, retombait sur ses pattes d'en avant, le membre rouge au vent, fûmant, dégoulinant, déçu.

— Veux-tu me dire ce que tu fais là, Josué ?

— Sonne tes vieilles maudites cloches pis laisse faire le reste, O.K. le vieux ...

Josué avait « viré » fou, pour sûr, avec sa carabine ... Le bedeau entra dans le vestibule de l'église et détacha ses cordes en maugréant : « Si y'avait pas eu sa carabine, j'y aurais parlé ... » Et une cloche tinta, la grosse, sinistre, celle des jours malheureux, ensuite la moyenne, ensuite la petite, puis graduellement elles furent toutes les trois à voler, et qui aurait pu dire la différence entre leur chant de ce jour-là et celui d'un jour de mariage ?

Cependant, le cortège funèbre débouchait sur la place de l'église, et le corbillard se trouva subitement nez à nez avec le taureau, ce qui ébranla l'entrepreneur de pompes funèbres, un gars de la ville qui n'avait pas l'habitude de frayer avec ce genre de clients... Puis les habitants du quatrième rang arrivèrent dans leurs voitures, vieilles guimbardes cent fois raccommodées, et ils se mirent à rire. Quand Josué les avait quittés, la veille, ils n'avaient plus pensé à lui. Ils avaient continué à boire toute la nuit, jusqu'à la soûlerie la plus complète, si bien qu'à six heures du matin, avant d'aller traire leurs vaches, ils avaient défilé devant le cercueil de Philippe, sur lequel ils avaient donné de grandes claques en criant :

— Fais-toé-z-en pas mon vieux Philippe, on va s'occuper de toé, pis de ta femme !

A jeun et fatiguées par les veilles, les femmes pleuraient en hurlant :

— C'est-y effrayant, nos hommes ont même plus de respect pour la mort ! C'est certain que le bon Dieu va nous punir !

Alors l'un des hommes avait répondu :

— Si le bon Dieu avait voulu montrer qu'y pouvait faire queuq'chose pour nous autres, y'avait rien qu'à empêcher Philippe de se mettre la corde au cou... O.K. mon Philippe ?

Et encore une grande claque sur le cercueil, dont les planches menaçaient de se disloquer.

Cette scène avait eu lieu 2 ou 3 heures plus tôt, et maintenant ils retrouvaient Josué sur la place de l'église avec ses vaches et sa carabine. Après avoir laissé perler quelques rires, ils changèrent de visage : Josué ne riait pas. Il avait les yeux brûlants.

— Qu'est-ce que tu fais là, Josué ?

— Mes affaires. Allez chanter vot'service...

Le directeur des pompes funèbres voulut avoir la place libre pour sa mise en scène grandiose. Il sortit de son fourgon et monta sur ses grands chevaux en demandant où était le maire. Josué s'approcha, le fit rentrer dans sa bagnole de luxe en pointant son index sur sa carabine, puis il éloigna les vaches qui gênaient. Juste en face des grandes portes ouvertes comme pour un mariage, le fourgon s'arrêta et les porteurs vêtus de noir, six gars solides du quatrième rang, sortirent

le cercueil avec toute la componction nécessaire. Et tout à coup, la foule recueillie, émue, silencieuse, entendit l'un d'eux s'exclamer :

— Baptême ! D'la marde su'mes souliers neufs !

C'était un matin ensoleillé, et la foule était énorme parce que Philippe était un suicidé. Pour la levée du corps, il y avait beaucoup de personnes qui attendaient à l'extérieur de l'église. Parmi ces gens-là, on pouvait voir Lucien et Sainclair. Inquiet, celui-ci regarda Josué et dit à Lucien :

— Il y a quelque chose de terrible qui se prépare...

Mais comment savoir quoi ? Sainclair aurait mieux aimé ne pas être au monde. Quand il vit Josué s'avancer vers lui, la carabine accrochée à la saignée de son bras, il se mit à transpirer. Et Josué lui dit :

— J'savais que tu viendrais... C'est pour toé que j'suis icitte avec mes vaches...

Comme il ne pouvait pas comprendre, Sainclair évita de répondre et il entra dans l'église avec le reste de la foule, au milieu des chants religieux qui imploraient le Seigneur de donner le repos éternel à Philippe. « Qu'est-ce qui va nous arriver encore, mon Dieu ? Est-ce que Josué aurait perdu la raison ? » Quant à Lucien, il ne comprenait pas très bien mais ne s'inquiétait pas pour autant. Il avait la lettre d'Isabelle dans sa poche, qu'il tâtait de temps en temps, et il regardait la belle lumière du matin couler sur l'église, sur la foule, sur les vaches, et, mystérieusement, il se sentait prêt, de plus en plus prêt à faire partie de tout cela. Les vaches de Josué, sur la place de l'église, ne l'étonnaient même pas ; ou si peu ! Il les percevait comme devant faire partie de son monde futur.

Si bien que plus tard, quand ils sortirent de l'église avec le corps pour aller le mettre en terre, il fut le moins surpris de tous. Car dès que le cercueil fut en vue sur le parvis de l'église, suivi du curé dans sa grande chasuble noire, Josué épaula et tira un premier coup. Une vache fit demi-tour en meuglant de façon déréglée et plia les genoux d'en avant. Les porteurs s'arrêtèrent. Josué épaula de nouveau et un autre coup partit. Une autre de ses vaches s'affaissa. Puis un autre coup... une autre vache... Josué avait trente vaches et douze cartouches dans sa carabine. Pendant les douze premiers coups,

la foule sortit pour se répandre sur le parvis, autour du cercueil. Et monsieur le curé regardait Josué, hébété, incapable de parler. Personne, d'ailleurs, n'avait la force de parler, et le silence qui régnait était d'une énorme lourdeur. Toutes les oreilles étaient pleines de ce silence, troué seulement par l'éclatement de l'air qui venait tout de suite après le geste de Josué portant sa carabine à l'épaule. Ensuite il y avait le bruit mat de l'animal s'écrasant dans le gravier. Quand elles voyaient l'une des leurs tomber, une ou deux vaches s'approchaient d'elle, inquiètes, affolées par l'odeur du sang, mais c'était l'une de celles-là que Josué visait tout de suite.

Les femmes commencèrent à pleurer. Un vrai massacre ! « Mon Dieu, mon Dieu, Josué est en train de venir fou... faut l'arrêter, des belles bêtes de même ! »

Quand le chargeur fut vidé, Sainclair se dirigea lentement vers Josué, s'arrêta à une distance raisonnable et ouvrit la bouche pour parler mais Josué ne lui en laissa pas le temps :

— As-tu vu ça tomber, Sainclair ? T'as vu comment ça tombe ?... Ça fait qu'à ta place, moé j'approcherais pas trop... C'est mon troupeau, j'ai le droit de faire ce que je veux avec ! O.K. ?

Déjà la carabine était rechargée, Josué épaulait, et la sérénité du matin volait en éclats. Ahuri, le taureau se trouva bientôt seul debout sur la place, au milieu des corps de toutes ses femelles. Il allait de l'une à l'autre, soufflait, sentait, cherchait à comprendre cet effondrement soudain de son univers, cependant que l'odeur du sang le remplissait d'épouvante. Mais où fuir ? Alors il se tourna vers Josué, leva son museau gluant, tendit les narines, puis lança un appel désespéré. Josué le laissa terminer sa longue plainte, pendant qu'il ajustait sa mire entre les deux yeux de l'animal, juste sur la petite touffe de poils torsadés qui se trouve là, puis il appuya sur la gachette. Pendant quelques instants, la foule eut l'impression que le taureau allait résister, tellement sa force était grande, mais bientôt, il tourna de l'oeil, du sang coula de ses narines, puis il s'effondra lourdement.

Alors Josué ressentit un étrange soulagement ! Il venait de se LIBERER ! C'est avec le plus grand calme qu'il marcha

vers le parvis de l'église, sur lequel plusieurs cultivateurs pleuraient en silence. Pour eux, il n'y avait rien de plus désolant au monde que ces énormes bêtes, les plus belles de la paroisse, étendues sur le côté, le pis gonflé de lait, baignant dans leur sang noir. Quelques-uns murmuraient que Josué avait perdu la tête, mais en général, on éprouvait le besoin étrange de respecter ce massacre. Maintenant, Josué était sur le parvis de vieux ciment et criait :

— Vous avez vu ? J'ai tué mes vaches ! Je les ai tuées parce que ça valait pus rien pour moé, c'troupeau-là. Ça valait pas d'la marde ! Pas la peine de brâiller, vous autres. C'est pas la fin du monde ! Les vaches, j'les donne à tous ceux qui en voudront . . . Mais c'est pas un cadeau que j'vous fais. J'vous les donne pour qu'on se mette tous ensemble pour demander au gouvernement de faire queuq'chose . . . Ouais, queuq'chose de vrai. Pas des discours, pas des promesses comme y'nous en font depuis vingt-cinq ans. Queuq'chose !

Il se tourna vers Sainclair.

— Des hommes du gouvernement, y'en a un avec nous autres aujourd'hui parce qu'on enterre Philippe. Et on enterre Philippe parce qu'il a été tué. Philippe est pas mort tout seul dans son litte. Y'a été tué par tout le monde qui fait rien, par ceux qui font semblant de nous diriger. Sainclair, c'est un bon garçon, et aujourd'hui y'est icitte avec un gars de Québec. Ce monde-là, ça vient nous voir de temps en temps pour parler, pour prendre des notes dans des p'tits carnets, ça repart pis on n'entend pus parler de rien. Faut que ça finisse ces singeries-là. O.K. Sainclair ?

Tout le monde se tourna vers Sainclair et Lucien avec une certaine hostilité. Les deux hommes gardèrent le silence et Josué continua :

— Mes vaches, j'les donne à tout le monde de la paroisse, mais en échange, le gouvernement va me donner un troupeau de boeufs à boucherie, avec un débouché sur le marché américain ou canadien ou québécois j'm'en sacre ! Mais débrouillez-vous ! C'est le temps que vot'Ministère prenne ses responsabilités . . . Allez-y les gars, mangez mes vaches . . . Allez-y ! Allez-y !

Long moment de stupeur. Les villageois se regardaient sans trop savoir s'ils devaient oser... Et tout à coup quelqu'un cria :

— Bravo ! Bravo Josué !

Applaudissements généreux... Le mouvement était déclenché. La plupart des paroissiens étaient en marche au bout de quelques minutes, criant, hurlant, courant, chantant. On avait déjà trouvé quelques longs couteaux à boucherie, de sorte que les gorges des bêtes à cornes commençaient à s'ouvrir, et le sang coulait de plus belle sur le gravier. Près du corps de Philippe, il n'y avait plus que le curé, les porteurs, Sainclair, Lucien et Josué. Ils allèrent seuls déposer le mort dans son trou, pendant que les autres « pleumaient » les vaches et commençaient à les dépecer en chantant. On trouva quelques bouteilles et on les ouvrit en plein soleil. La grande fête venait de commencer.

A la sortie du cimetière, Josué s'arrêta devant Sainclair, s'appuyant négligemment sur sa carabine :

— Tu sais c'qu'y te reste à faire ?

— Je le sais, mais j'peux pas te garantir les résultats.

— Crains rien. Des résultats, on finira ben par en avoir si tu te mets vraiment de not'bord... Pis vous aussi le gars de Québec... R'garde ça, là, dans la cour de l'église... Sais-tu c'qu'y sont en train de faire ? Y'mangent de la vache enragée ! Pis dis-toé ben une chose, c'est la dernière fois qu'y'en mangent ! Après ce repas-là, ça leu fera rien de mourir de faim...

Silencieux, Sainclair fit monter Lucien dans sa voiture. Il avait envie de pleurer, de crier, de se révolter, de démissionner et quoi encore ? Mais au fond, il admirait Josué. Il avait envie de le frapper, de l'écraser, parce qu'il dérangeait les règles du jeu, avec ses coups de carabine dans la tête de ses vaches, mais il ne pouvait s'empêcher d'admettre qu'il y avait quelque chose de beau dans son geste : un geste gratuit !

ROGER FOURNIER

(Extrait d'un roman à paraître en février 1972)